

crois qu'au contraire, les voyages auxquels je l'ai obligée n'ont fait qu'irriter son amour. Elle est en ce moment très malheureuse et je souffre moi-même beaucoup, lorsque je m'aperçois qu'elle a pleuré en secret, car c'est moi qui suis la cause de ses larmes.

Paul l'écoutait et tressaillait délicieusement. Il ressentait une joie égoïste dont il ne pouvait se défendre. Certes, Adrienne souffrait ; mais pouvait-il ne pas être heureux de cette souffrance, puisque cela était une preuve d'amour, puisqu'il apprenait ainsi de la bouche même de la marquise à quel point il était aimé ?

—Je ne puis la voir pleurer longtemps. Certes, monsieur, j'avais rêvé un autre mariage pour elle.... Je reconnais toutes vos qualités.... vous avez des amies qui vous aiment beaucoup et qui ne m'ont laissé rien ignorer de vos mérites.... Je consens donc maintenant, par affection pour Adrienne, à ce que vous lui fassiez votre cour.

—Oh ! madame, que vous êtes bonne...

—Ne m'en soyez pas trop reconnaissant puisque ce n'est pas pour vous que je le fais.

—Je saurai me rendre digne d'elle et digne de vous, madame.

—Je serais heureuse que vous gardiez pour vous la promesse que je viens de vous faire et la joie qu'elle vous donne... Je serais heureuse que vous n'en parliez point, même à vos amis les plus chers.... comme moi-même je n'en parlerai pas à mon père.

—Je vous le promets, mais pourrai-je savoir pourquoi cette recommandation d'un secret auquel vous semblez tenir beaucoup, puisque déjà dans votre lettre.....

—Je vous le dirai. Adrienne seule, saura qu'il lui est possible d'espérer maintenant. Mais Adrienne, elle aussi, je m'en charge, gardera le secret,—trop heureuse d'avoir un tel secret à garder,—et n'en confiera rien à son grand-père.

—Tout ce mystère, toutes ces précautions m'étonnent, vous l'avourez-je, madame ?

—Patience. J'arrive au but de cette entretien et à l'explication de ce mystère. Je voudrais, monsieur, vous charger d'une mission très difficile !

—Je suis prêt à l'accepter, si je me sens capable de la remplir.

—Je crois, qu'en effet, vous en êtes capable ; vous êtes avocat ? Vous un cabinet de consultations ? On m'a dit que vous vous étiez conduit avec beaucoup de finesse dans des affaires très embrouillées.

—On a été trop indulgent, madame.

—Je ne le pense pas.

—Est-ce une affaire de ce genre que vous voudriez me confier ?

—Pas précisément, bien que ce soit délicat et que cela demande un tact infini. Ce n'est pas de votre ressort précisément. Aussi, je vous l'ai dit, monsieur, c'est une mission de confiance, et je ne puis la donner qu'à un ami éprouvé ou à un parent. L'ami éprouvé garderait le secret. Le parent serait tenu au silence.

—Parlez, madame, j'ai hâte de savoir.

La marquise se recueillit et Paul, qui ne la quittait pas du regard, remarqua qu'elle avait pâli un peu et que ses yeux brillaient.

Elle semblait hésiter, aussi, sur le point de parler en-

fin, et ses doigts s'agitaient nerveusement, sous l'émotion intime et profonde qui la secouait.

Elle se décida pourtant,

—Monsieur Mirande, dit-elle, j'ai compassion de votre amour et de l'amour de ma fille, parce que moi aussi j'ai été malheureuse d'un amour contrarié.

Paul leva la tête, intrigué par ce début.

—Je n'ai pas épousé la marquise de Terracini parce que je l'aimais, mais plutôt pour chercher dans le mariage de la famille l'oubli d'une catastrophe,—l'oubli surtout d'un amour de ma jeunesse.

Elle s'arrêta : Paul n'osa troubler son silence, puis elle reprit, avec effort :

—Lorsque nous habitions Chalambot, où mon père, vous le savez sans doute, a des forges importantes, j'ai connu et aimé un jeune homme, Gaspard de Lesguilly, auquel mon père, après bien des hésitations—il avait de l'antipathie pour Gaspard—finit par me fiancer... le mariage était décidé... les bans étaient publiés... tout était prêt... le jour était fixé... encore une semaine et le mariage allait avoir lieu, quand, un soir—c'est la catastrophe dont je vous parlais—Gaspard fut assassiné, chez lui, dans son château... d'un coup de couteau dans la gorge...

Elle se tut, mit sa tête entre ses mains et songea.

—Et l'assassin ? dit Paul, intéressé vivement.

—Jamais il n'a été découvert, malgré les recherches les plus actives de la justice.....

—Et depuis ce temps ?.....

—Oh ! depuis ce temps, la justice a oublié le crime, dit-elle amèrement—comme l'assassin peut-être l'a oublié lui-même.....

Et plus bas, avec une sourde exclamation :

—Seule, je me souviens !

Elle s'était levée, avait fait quelque pas dans le salon, puis, tout à coup, s'avança vers Paul, l'œil étincelant.

—Depuis vingt-cinq ans, dit-elle, je ne rêve que la vengeance. Je ne voulais me confier à personne parce que ce secret est aussi celui de mon honneur. Aujourd'hui il vous appartient. Je vous dirai tout. Mais d'abord voici ce que je vous demande. Il faut que vous le sachiez tout de suite. Avant d'être le mari d'Adrienne, vous irez vous installer auprès des forges de Chalambot—oh ! je trouverai bien un prétexte—et là reconstituant le crime avec les détails que je vous donnerai, vous chercherez à découvrir le nom du meurtrier.

Cela est extraordinaire, je le sais bien, ce que je vous propose, mais vous ne pouvez vous en offenser. Si j'avais été un homme, et par conséquent libre de ma conduite et de mes actes j'aurais fait moi-même ce que je vous demande. Et vous pouvez être sûr que jamais je ne vous eusse parlé de la sorte si je ne vous considérais pas, dès maintenant comme faisant partie de ma famille, intéressé à tout ce qui la touche.

Et comme Paul, interdit se taisait :

—Refuseriez-vous ? dit-elle avec angoisse.

—J'aurais préféré une autre mission, madame, prouvant mieux l'estime que vous faites de moi. Pardonnez-moi mon étonnement. J'étais si peu préparé à une pareille révélation.

—Je comptais sur votre étonnement, mais je croyais